

CHAPITRE 1

GOLFE DE SKIPION.

Les côtes du Haut-Royaume de Skipion défilaient devant ses yeux.

Les côtes de *son* Haut-Royaume défilaient devant ses yeux.

Evzen de Skipion se trouvait sur le pont du navire-amiral, *le Tréado*. Accoudé au bastingage de ce somptueux vaisseau, il contemplait les reliefs découpés du rivage. Depuis leur entrée dans le golfe de Skipion, petites criques et larges plages se succédaient dans un formidable ballet de faune et de flore. Les quatre navires de l'expédition, *le Tréado*, *la Brillène*, *la Colombe*, et *l'Épervier*, étaient ainsi accompagnés dans leur course par d'innombrables volatiles, entre les perruches, et leurs plumes aux couleurs vives ; les choucas, dont le plumage plus sombre était bien plus visible sur le fond du ciel bleu ; et nombre d'autres encore. Tous faisaient retentir bruyamment leurs cris et croassements ; et, à ce petit jeu-là, les goélands – bien que rares en été – l'emportaient largement, tandis que leurs pleurs vrillaient les oreilles pointues du jeune elfe. Au loin, dans les collines et les vastes plaines du rivage, à bâbord, la route littorale serpentait, par monts et par vaux, sur des kilomètres et des kilomètres.

Et il était l'héritier de tout cela. Il posséderait, un jour, tout cela, dans trente-trois ans au plus, quand il serait Haut-Roi.

Quelques fois, il ne parvenait pas tellement à réaliser la portée de ce simple constat. Par exemple, au milieu de tout ce beau paysage, d'innombrables elfes, qui pêcheurs, qui cultivateurs, qui bergers, travaillaient à la sueur de leur front. Leur but, partagé par tout roturier, était bien sûr de survivre, et de manger

à leur faim. Pour cela, ils travaillaient durement, et obtenaient de l'or, par la vente du fruit de leur récolte, de leur pêche ou de leur troupeau. C'était la destinée de la plèbe. Et une partie de cet or allait directement dans les caisses du Haut-Royaume... Ou plutôt, pour être précis, dans les caisses dont il disposerait sous peu – même si, en théorie, il n'en serait pas le maître éternel. Tout cela, grâce à la formidable administration mise en place par sa dynastie.

Autant dire que toute cette populace travaillait pour *lui*.

Et que dire de toute cette soldatesque ? De tous ces milliers d'elfes dans les garnisons des villes les plus stratégiques, dans les guets des cités les plus riches, dans les forteresses les mieux protégées, qui n'avaient qu'un seul but ultime : le servir, *lui* ? Que dire de tous ces noblaillons, qui, une fois rentré, il en était sûr, n'auraient qu'une seule idée en tête : le rencontrer, *lui*, lui parler, à *lui*, lui qui avait pris part à ce périlleux périple ? Que dire de tous ces gens du commun, qui vénéreraient son portrait, célébreraient sa fête ?

Il n'y avait pas à dire : la monarchie était bien faite. Et il en bénéficiait plus que tout autre.

Car, dans trente-trois ans, il accèderait au trône, et il aurait alors un pouvoir quasi-absolu sur tout le Haut-Royaume. Dans trente-trois ans, il aurait sous ses ordres des régiments entiers de soldats, alors que des milliers et des milliers d'espions, d'agents doubles et de mercenaires seraient à son service. Dans trente-trois ans, il croulerait sous l'or de la noblesse, de la plèbe et de tous les autres, de l'or jusqu'à ne plus savoir quoi en faire. Le Haut-Royaume était riche, plus que riche. Dans trente-trois ans, enfin, il serait le maître incontesté de l'une des plus grandes puissances d'Auritanie : il rencontrerait les Rois Volturyens, les Empereurs Tolbias et Crésus ; il côtoierait les ducs, consuls, patriarches, princes et rois de tout l'Auritanie. Et ce, pendant plus d'un siècle : un siècle fastueux durant lequel il dînerait dans des banquets opulents dont il serait sempiternellement l'invité d'honneur !

Et tout cela, au nom de son Haut-Royaume ; et sans s'activer outre mesure.

D'aucuns auraient trouvé cela injuste ; mais comment pouvait-il ? Il était né avec une cuillère en argent dans la bouche, il n'allait pas cracher dans la soupe ! Alors, bien sûr, s'il avait été un simple roturier de la masse, il aurait trouvé tout cela inique. Enfin, tout le monde le pensait probablement : mais comment agir quand on est de la populace ? Quand on a tout contre soi ? Non, le peuple était destiné à être dirigé, à obéir, et à accepter ; quant aux nobles, qui dirigeaient, eux étaient censés guider la populace, la rassurer, bien la traiter, prendre des décisions qui n'aillent pas à l'encontre de ses propres sujets – à moins de vouloir

une révolution, bien sûr : c'était cela qu'Evzen avait appris de son père, et de ses précepteurs – et, bien sûr, lui donner l'illusion que tout va pour le mieux, et surtout mieux qu'avant. C'était simple !

Mais étant donné que c'était lui qui bénéficiait de ce contrat léonin, qui durerait depuis rien de moins que cinq mille neuf cent quatre-vingt-six ans, il ne pouvait rien faire d'autre que de le perpétuer, pour un règne de plus. C'était mathématique. Et d'une simplicité !

Devant Evzen se dessinaient à présent les derniers kilomètres de rivage avant leur arrivée dans le port de Skipion. La route, au loin, était de plus en plus occupée : Evzen pouvait, même depuis son point d'observation mouvant, apercevoir les nombreuses carioles, les chars à bœufs, les chevaux montés par des voyageurs pressés, les ânes et les mules lourdement chargés, et, bien sûr, toute la roture, qui, chaque jour, se déplaçait à pied vers et depuis la capitale. Le tout sur les larges routes entretenues et protégées par l'Ordre...

Le prince se demandait, d'ailleurs, comment les elfes ayant pris part à l'expédition allaient s'organiser pour révéler au monde l'existence et la présence de la Relique elfe – Waltör, selon Torrien, qui avait lu le livre donné par Hirva – ainsi que celle, brisée, et ô combien plus célèbre, nommée Espoir. Ils allaient prévenir l'Ordre, c'était certain : Evzen en avait donné sa parole à l'amiral Olric. Les elfes étaient un peuple de parole. Or, ils avaient signé le fameux traité de non-utilisation des Reliques...

Ce texte, aussi nommé « le traité des quatre peuples », écrit deux mille cinq cents ans auparavant, était le fruit d'une extraordinaire coopération entre les espèces. En effet, il avait d'abord été rédigé par l'Ordre, qui, à cette époque, ne comportait en son sein que des humains, du moins en grande majorité, ainsi que des aqualishs. Les deux peuples, en définitive, qui, depuis des millénaires, étaient les plus puissants d'Auritanie, et qui, depuis la fin de l'âge d'or des elfes et la chute du Wohlstand, avaient la fâcheuse manie d'essayer de se partager le monde à eux deux... Heureusement, pour le moment, ils n'avaient jamais réussi, et aucun peuple n'était dirigé par un autre.

Ce traité, donc, bien que rédigé par le Conclave de l'époque, n'avait pas seulement été signé par les humains et les aqualishs, mais aussi par les nains et les elfes. De mémoire d'Evzen, il s'agissait du seul traité ainsi signé par les représentants d'un aussi grand nombre d'espèces, mais aussi de royaumes ! Et cela, malgré le fait que seules trois Reliques étaient connues à cette époque : Nwellÿs, la couronne des nains ; le Terlorum, la Relique humaine ; ainsi que la Lance de l'Hiver, celle des Guerriers du froid.

Ces derniers n'avaient malheureusement jamais signé ce traité, et l'Empire de Risawëll avait à maintes reprises déchaîné le pouvoir de la Lance, jusqu'à sa destruction, qui avait coïncidé, plus ou moins, avec la chute de l'Empire lui-même.

Mais si les elfes et les aqualishs avaient signé le traité des quatre peuples, c'était justement pour prévenir d'une telle situation : la découverte d'une Relique. En cette occasion, le souverain du pays s'engageait, à, sans délai, remettre la Relique à l'Ordre, et à ses chevaliers blancs, afin de la mettre sous protection et de ne pas l'utiliser. Car le but de cette coopération était bien là : empêcher quiconque d'utiliser une Relique, qui étaient si destructrices qu'elles auraient pu aisément, à elles toutes, détruire l'ensemble de l'Auritanie, ses habitants avec.

Le moins que l'on puisse dire est que cela aurait été fort désobligeant ! songea Evzen avec un petit sourire en coin.

Pour se protéger d'une éventualité si dévastatrice, il avait ainsi été décidé de n'utiliser aucune des Reliques : ni celles des nains et des humains, qui apportaient des aides abstraites à leur détenteur – clairvoyance, sagesse, savoir... - ni celle des Guerriers du froid, dont le pouvoir était bel et bien physique – le froid et la destruction – ce qui la rendait, somme toute, moins dangereuse car davantage maîtrisable. Ou, dans tous les cas, plus compréhensible.

Enfin, c'était ce que pensaient les rédacteurs du traité à cette époque. Plus précisément, c'était ce qu'ils avaient décidé de dire, après tous leurs échecs à convaincre les Nordiens d'adhérer à leur initiative. Mais qu'importe : leur artéfact était détruit.

En revanche, Waltör avait fait son apparition. Et Evzen se demandait bien comment dénouer le labyrinthe d'anicroches qui s'annonçait à coup sûr. Qui prévenir ? Un simple Protecteur ? Un contarque ? Un chevalier blanc ? Quand ? Faudrait-il lui confier immédiatement la Relique, ou bien la garder jusqu'à la construction d'un fort ? Et, en attendant, où la placer ? Comment la garder ?

C'était là quelques-unes des innombrables questions que se posait Evzen. Et peut-être était-ce aussi là la différence majeure entre la roture et la noblesse, entre ceux qui réfléchissaient et ceux qui exécutaient. Alors que la plupart des matelots, et même des officiers, étaient simplement satisfaits et emplis de gloire à l'idée d'avoir contribué à la découverte de rien de moins que la Relique la plus puissante de toutes – à l'image de son peuple, Evzen avait envie de le

penser – eh bien lui, le prince, l'héritier, le futur Haut-Roi, se posait tant de questions qui ne cessaient de le tourmenter et qui ne lui laissaient aucun répit.

— Bonjour, Evzen ! lança une voix guillerette derrière le prince.

Si je n'avais pas ma dose d'euphorie quotidienne, monsieur l'optimiste est ici ! pensa Evzen, un large sourire sur les lèvres.

— Bonjour Torrien ! répondit-il en se retournant.

— Heureux d'arriver ? s'enquit ce dernier.

— À ton avis ? répliqua l'héritier du trône, un sourire dans la voix.

— Comme tout le monde ici, j'imagine, fit Torrien en embrassant l'ensemble du navire et de l'équipage d'un ample mouvement de ses bras.

— En effet, acquiesça Evzen. Comme tout le monde. À ceci près que...

Il s'approcha de son jeune ami, et lui fit part, à voix basse, de ses préoccupations à propos de la Relique. Il observa, avec un mélange de déception et d'amusement, sa mine se décomposer au fur et à mesure de son exposé.

— Je n'avais pas vu les choses sous cet angle, dit Torrien, songeur. C'est vrai que cela pourrait être compliqué...

— « Pourrait » ? répéta Evzen.

— Pourquoi se compliquer la vie ? souligna l'éternel optimiste qu'il avait en face de lui.

Il prit place à côté de lui, s'accoudant à son tour au bastingage, et lui fit signe de le faire à son tour.

— Tu vois ces routes ? demanda-t-il en montrant du doigt l'encombrée route littorale, au loin. Tu vois ces chevaliers ?

Puis, se tournant vers Evzen :

— Tu as vu la Commanderie régionale du Tréado, hier ou avant-hier, je ne sais plus ? Tu as vu, en revenant de Valin, celle de l'Hibellie ? Et celle d'Hydria ? De Norton ? Et puis celle de la Seigneurie Cædus ?

— Oui, oui, marmonna Evzen, ne voyant pas où son ami voulait en venir. Bien sûr. Et... ?

— Eh bien l'Ordre est si puissant, en Auritanie, que tu n'as pas à te tracasser pour cela ! Ce sera à lui de trouver des solutions !

— Si tu le dis... laissa traîner le prince. Mais je ne pense pas que ce soit si simple. Comme dit toujours la reine Darthien, « Gouverner, c'est prévoir ». Je ne gouverne pas encore, mais je prévois déjà, tu vois ? Comme cela, j'ai toujours quelques coups d'avance. Et qui sait ce que nous réserve l'avenir ?

— L'avenir nous réserve ce que nous décidons d'en faire, philosopha le jeune elfe. Rien ne nous est jamais imposé : je ne crois pas au destin. Ou plutôt, si, mais en admettant que *je* suis le maître de *mon* destin, comme tu décides du tien...

— Oui, mais d'autres personnes peuvent influencer sur notre avenir, persista Evzen. Et puis, je ne parle pas de moi mais de la Relique : et si quelqu'un la volait ? La détruisait ? Ou s'en servait ?

Torrien haussa les épaules.

— Pourquoi toujours penser au pire ? soupira-t-il. Cela fait je ne sais combien de semaines que nous sommes en possession de Waltör, et pourtant, personne n'a essayé de la voler, ou quoi que ce soit d'autre. Pourtant, il suffit d'ouvrir une porte : elle est dans la cabine de l'amiral...

— C'est parce que tout le monde ici connaît les dangers de cette Relique, étant allé voir les effets qu'elle a causés sur le Nidavellir, expliqua Evzen. Mais une fois rentrés... ce sera une tout autre histoire. Et puis, il n'y a pas de meurtriers et de fous, sur ce navire ; ce qui est le cas sur le continent !

— Ne va pas me dire qu'il n'y a pas, ni dans les forts de l'Ordre, ni dans les forteresses du Haut-Royaume, ni au fin-fond du Palais royal, un endroit bien gardé pour entreposer quelque chose d'aussi précieux et destructeur que cette Relique ! s'exclama Torrien. Les bijoux de la couronne, le trésor royal, l'or, tout cela, doit bien être gardé quelque part !

— Cela n'a rien à voir ! coupa Evzen, las d'être à chaque fois contredit. Ce n'est pas parce qu'un événement a peu de chances de se produire qu'il ne faut pas l'anticiper. C'est cela, de régner.

— Je ne régnerai jamais, sourit Torrien, alors...

— Moi, si ! rétorqua Evzen. Alors, laisse faire les habitués !

Torrien s'inclina.

— Bien, mon prince, lança-t-il.

Evzen s'en retourna à ses observations. Jamais il ne l'aurait admis, mais, en son for intérieur, il admirait la répartie de Torrien. Non pas que la sienne ne fût moins mordante ou moins vive ; mais qu'un simple roturier, comme lui, un elfe des campagnes, puisse et ose parler comme cela au prince qu'il était... Il admirait quelque peu son culot ; et puis, surtout, son franc-parler. Ce qu'il aimait chez lui, c'était que, contrairement à beaucoup d'elfes, il n'était point hypocrite, et parlait à Evzen comme à n'importe qui d'autre, sans égard à son statut.

Alors, certes, ses répliques acides l'agaçaient quelques fois, mais il n'était pas du genre à se braquer pour un rien ou à mal prendre ses critiques, comme bien d'autres gens de haute naissance le feraient. Surtout que, bien souvent, Torrien avait raison.

Evzen, au moins, avait compris une chose : il était un elfe au sang bleu, mais point un elfe de sang chaud. Et puis, il était un elfe tout de même : rien ne servait de se cabrer tel un cheval teigneux ruant au moindre éperonnage, sinon que d'attiser le mépris...

Et, pour un monarque – ou même un noble – rien n'était plus dangereux que le mépris. La peur était, elle, avantageuse ; même si le meilleur appas restait l'admiration. Un peuple admirant et adorant son suzerain ne se rebellerait jamais. Et c'était comme cela que le Haut-Royaume de Skipion fonctionnait depuis des lustres : par un subtil mélange d'actions favorables au peuple et de propagande effrénée, visant à provoquer l'adoration du Haut-Roi. Et aucun royaume n'avait connu si longue longévité, si longue hégémonie et si parfaite légitimité que le Haut-Royaume de Skipion, jusqu'à en faire pâlir les dirigeants étrangers...

Un cri retentit soudain. Evzen leva la tête, et put détailler un matelot, monté en haut du mât de misaine, vêtu de l'habituel uniforme bleu foncé de la marine royale, qui plaçait ses mains en porte-voix.

— Port en vue ! hurla-t-il.

Le prince se hâta de se rendre à la proue du vaisseau. Et, en effet, il aperçut, au loin, le gigantesque port de Skipion qui se détachait de l'horizon. En fait d'un port, il y en avait deux : le premier, le port Saidlas, de taille plus réduite, était situé à l'ouest de la ville. Protégé par une immense digue, similaire à un assemblage de rochers empilés, qui formaient comme une dune dans l'étendue d'eau turquoise, le port avait une forme polygonale. Cette enceinte abritait le port militaire, constitué de deux longues jetées qui s'élançaient longuement dans la mer, auxquelles répondaient d'innombrables pontons de bois perpendiculaires, où des dizaines de navires étaient amarrés.

Au nord de ce même port, on trouvait une deuxième jetée, de taille bien plus modeste. C'était là, à quelques kilomètres de l'enceinte du Palais royal, qu'étaient amarrés quelques navires d'apparat, appartenant aux plus riches et influents nobles et bourgeois de la ville et des alentours. Et, au milieu de tout cela, dominant l'ensemble de ces vaisseaux, trônait le *Skipion IX*, le somptueux clipper à quatre-mâts de la famille royale. C'était dans ce fabuleux vaisseau qu'Evzen accompagnait son père dans tous ses déplacements par la mer dans

le Haut-Royaume, et, parfois, dans les îles Grasmor. Evzen gardait un merveilleux souvenir de ce navire flambant neuf, avec tout son équipage dévoué à satisfaire ses moindres envies ; sa cabine, gigantesque, disposant de sa propre baignoire et d'un grand hublot, où il dormait dans un vrai lit, sur un matelas de plumes – et non pas dans un hamac, comme dans sa petite cabine du *Tréado*...

Il fit évaporer cette vision de ses souvenirs. *J'aurai tout le loisir de retourner sur ce vaisseau tant de fois que je le voudrais, à l'avenir...*

Il préféra donc se reconcentrer sur ce qu'il voyait. Il approchait toujours plus du port Saidlas, et, autour de lui, les marins couraient en tous sens, tandis que les ordres fusaient de toutes parts. Les matelots manipulaient des poulies, tiraient sur des cordes, affalaient les voiles, rangeaient des cordages, et l'amiral Olric, secondé par Lator, tenait la barre. Evzen ne comprenait pas grand-chose à tout cela ; à vrai dire, s'il l'avait voulu, il aurait sans aucun doute pu surpasser tout ce beau monde dans leurs activités respectives... Mais il ne le souhaitait pas, et préférerait mille fois le confort de son poste d'observation au travail acharné. Et puisque ce n'était pas nécessaire...

Quel confort d'être un hôte de marque ! se dit-il orgueilleusement.

À présent, ils laissaient à tribord le second port de la ville, de loin le plus grand : le port Alcen, le port de commerce. Les pontons, où les navires étaient amarrés, se succédaient sur près d'un kilomètre. Quant aux quais – où ces mêmes navires marchands effectuaient des manœuvres, et où des milliers de petites mains remplissaient et vidaient leur cale de tout ce que l'on pouvait produire ou désirer dans le Haut-Royaume – ils s'étaient étalés sur une longueur trois fois plus grande encore ; et c'était sans compter tous les entrepôts, les docks, qui s'accumulaient sur les terres, formant un véritable quartier portuaire où œuvraient des dizaines de milliers d'elfes.

Pour être tout à fait complet, comme se disait Evzen en faisant mentalement l'inventaire des ports de la capitale, et en s'imaginant un plan sommaire de la ville, il faudrait ajouter les innombrables ports de pêche qui se comptaient par dizaines le long du golfe de Skipion, mais qui n'étaient, pour la plupart, que constitués que d'un petit quai, et, parfois, de quelque ponton de bois branlant. Ces petits ports avaient leur charme, avec leurs voiliers et esquifs, colorés, de bleu, de rouge, ou de vert. Mais les quatre caraques les avaient déjà dépassés.

Enfin ! Voilà qu'ils longeaient la digue, avant d'entrer pour de bon dans le port. Les quatre navires avaient affalé leurs voiles bleu roi, et n'avançaient guère plus que grâce à leur élan ; mais il ne leur restait que quelques centaines de mètres à parcourir. Dans le port, le prince put détailler les vaisseaux qui

constituaient la flotte royale – enfin, une partie : de nombreux autres navires ayant également Valin, Panthor, l'île Bleue, Port-Méry, Anépole, ou encore Acrarcat pour port d'attache. Ainsi des quelques caraques, en tous points similaires à celles ayant pris part à l'expédition ; de deux ou trois hautes galères, impressionnantes avec leurs rangées de rames ; et de deux fois plus de goélettes, à deux ou trois mâts, des navires bien plus légers, rapides et maniables.

Ils étaient arrivés. Ils s'amarraient.

Evzen pouvait distinguer une foule massive qui s'était formée sur les quais.

— Hourra ! Hourra ! lançait-elle, ivre de l'exploit réalisé par tous les elfes arrivant au port.

— Vive le prince ! Vive l'amiral ! scandait-elle aussi, à bien tendre l'oreille.

Le prince en question se gonfla d'orgueil à l'idée de cette foule, de milliers d'elfes qui hurlaient son nom.

— Quelle gloire ! souligna Torrien, qui devait l'avoir suivi à la proue sans qu'Evzen ne l'eût remarqué.

— Tu as vu cela ? sourit Evzen à pleine dents.

— Et pourtant, crois-tu qu'il va aussi y en avoir pour nous ? soupira Torrien en désignant l'ensemble de l'équipage, et lui-même. Ou seulement pour le prince ?

— Serais-tu jaloux ? se moqua ce dernier.

— Peut-être, répondit Torrien d'un air malicieux. Bon, nous débarquons, ou nous restons ici ?

— Nous débarquons, déclara Evzen. Après moi ?

— C'est « après vous », pour la politesse, grommela son ami.

— Et bien c'est « après moi », pour la noblesse, rétorqua le prince.

Et il se plaça ostensiblement devant Torrien. Le sang royal valait bien cela.

Puis, se frayant un chemin sur le pont, devant tous les autres marins, il débarqua le premier, descendant la passerelle jusqu'au ponton. Se retournant un instant, il remarqua que Torrien s'était perdu dans la file ; au contraire, c'était l'amiral Olicr qui lui avait emboîté le pas, lui-même suivi de son second, Lator.

Il n'avait qu'à suivre, songea Evzen en haussant les épaules.

Avançant, fièrement, pas après pas, sur la jetée, devançant l'ensemble de l'équipage des quatre navires, au son de l'hymne royal – *Liberté, Progrès et Raison* – qui retentissait, quelque part, fruit de quelque fanfare, Ezen se sentait à sa place. La place d'un elfe, mais qui n'était pas un elfe parmi tous les autres. Lui était le prince, et lui serait Haut-Roi.

Au loin, au sommet de quelque royal édifice, il vit flotter la bannière de Skipion, au renard et au chêne sur un champ d'azur et de blanc. Cette vision le conforta.

Mais, plus loin, trônait un second drapeau, bien moins harmonieux, et aux couleurs ô combien plus agressives. Tout de rouge, et frappé d'un étalon, noir. Et c'est lorsque la fanfare enchaîna, après les dernières notes de l'hymne des elfes, par une seconde mélodie, une marche plus lente, pompeuse et triomphale, qu'il comprit enfin.

Tout avait changé pendant son absence.

Il n'y avait plus de Haut-Royaume de Skipion.

CHAPITRE 2

KARDAN'MAHAS, ACROSUS, TERRES DU WOHLSTAND.

L'heure était grave. Le patriarche avait choisi la voie de la reddition. Il fallait partir, et vite.

Depuis plusieurs jours déjà, les préparatifs avaient été avancés ; et ils étaient sur le point d'aboutir. Jamais Cesta n'aurait pensé devoir un jour quitter sa ville. Elle était née à Acrosus, tout comme ses acolytes. Elle y était née, et avait toujours pensé y mourir. C'était ainsi, et rien n'aurait pu, en apparence, contredire ce destin qui avait été tracé pour elle lorsqu'elle avait eu huit ans.

Quitter le Wohlstand... songea-t-elle. Elle avait toujours considéré cela comme inconcevable. Cesta était une Wohlstandaise pure souche et il aurait été impensable pour elle de quitter sa mère patrie... jusqu'à maintenant. *Ma fonction est plus importante que mon pays*, se dit-elle, avec peu de conviction.

Cesta était – comme ses dix camarades, Losie, Nyeo, Juxez, Vesir, Goyine, Byrnes, Trésée, Kescion et Zistor – une Gardienne du Joyau. Ils gardaient le Trésor d'Acrosus, ce que la ville avait le plus précieux. Ce que les aqualishs avaient de plus irremplaçable. C'était leur mémoire, ce qui les caractérisait, ce qui faisait leur fierté – pour ceux qui connaissaient son existence.

Cesta vivante, jamais le Joyau ne tomberait aux mains des Coalisés. Il était le trésor des aqualishs, et leur appartiendrait toujours. *C'est ma mission*, songea-t-elle avec ferveur, *et je ne dois pas y faillir*.

L'avenir était plus qu'incertain, tant pour Cesta que pour le Joyau. Une période de troubles s'annonçait, et une page se tournait dans la grande histoire

du peuple des eaux... Un chapitre semblait se terminer. Le Wohlstand allait vivre des moments difficiles.

De tout son cœur, la enha'Kardan – c'était ainsi que Cesta était nommée, « Kardan » signifiant « Gardien » en aqualish – espérait que le Wohlstand demeure une terre aqualish. Mais rien n'était moins sûr ; Acrosus était tombée, par le plus grand des malheurs. *Quelle mouche a donc piqué le patriarche ?* s'interrogea-t-elle encore, indignée. *Il avait tout pour gagner ! Des renforts allaient arriver ! Pourquoi donc a-t-il décidé de se plier face à la Coalition, cette infamie ? Lui qui, d'ordinaire, prend les bonnes décisions... Il me déçoit, pour cette fois.*

Cesta secoua la tête avec dépit. Elle s'assit sur son confortable et ancestral lit garni de plumes, et contempla, certainement pour la dernière fois, la pièce où elle se trouvait.

La Kardan'mahas – la maison des gardiens – était située des centaines de mètres sous la ville d'Acrosus. Elle était formée d'une immense bulle, accolée à l'un des piliers soutenant Acrosus. En effet, la capitale du Wohlstand était construite en partie sur la terre, en partie sur la mer ; une sorte d'allégorie des aqualishs, en somme : jonglant entre terre et mer. La partie construite sur l'eau était donc soutenue par des piliers, de colossaux monstres d'acier, de bois et de pierre de plusieurs centaines de mètres de hauteur et de plusieurs dizaines de mètres de diamètre, qui jaillissaient des profondeurs de l'eau.

Entre ces piliers était bâtie la Cité sous-marine d'Acrosus, cette merveille d'architecture qui faisait la fierté de tous les habitants d'Acrosus, Cesta la première.

À distance de cette célèbre cité se trouvait la Kardan'mahas. Située à la base de l'un des piliers, elle était – contrairement à la ville sous-marine – constituée d'une bulle et non d'une coupole. Elle était donc suspendue à quelques dizaines de mètres du fond de l'eau, fixée au pilier par de solides bras de métal sculptés de manière à représenter des mains. Sous la bulle, d'immenses statues de pierre, recouvertes d'une fine couche d'algues vertes, s'élevaient vers la Kardan'mahas sans jamais l'atteindre. Elles représentaient des aqualishs, des sipferchëns et d'autres animaux marins, parfois même imaginaires et mystiques, relevant plus de la fantaisie de leur auteur que de la réalité.

La bulle était colossale. Elle avait un diamètre d'une centaine de mètres, était bâtie sur onze niveaux et contenait tout ce qui était nécessaire à la survie des dix Kardans. Il était possible aux dix Gardiens du Joyau de vivre en autarcie

complète durant des décennies, si cela s'avérait nécessaire à la protection de l'intégrité du Joyau.

La pièce où Cesta se trouvait était presque au centre de la bulle, au sixième étage. Le Joyau occupait l'exact centre de la Kardan'Mahas, tandis que les chambres des dix Gardiens étaient reliées à cette pièce par des corridors.

La chambre de Cesta était semblable aux dix autres ; elle n'avait pas droit à un traitement de faveur en tant que doyenne des Gardiens. La pièce était de forme étrange, et les murs étaient incurvés pour suivre la forme de la bulle. Elle n'était meublée que d'une armoire, un bureau, une chaise, un fauteuil, un miroir et, bien sûr, d'un lit.

Le tout n'était que sobriété et simplicité. Il n'y avait pas d'extravagance, rien qui puisse détourner l'attention des Gardiens de leur tâche : protéger le Joyau. À peine les Kardans disposaient-ils d'une bibliothèque, pour s'occuper et se divertir par la lecture ; là était leur seul divertissement. Le reste de leur quotidien n'était que routine et anticipation.

Ainsi, Cesta avait été mise au courant de l'arrivée des renforts bien avant le patriarche. De même, elle avait su quelques jours à l'avance le projet de blocus sur la ville médité par les nains... *Domage que ma fonction m'interdise de faire part de mes informations à qui que ce soit. Sinon, j'aurais prévenu le patriarche, et rien n'aurait été pareil...*

De tous temps, la – ou le – enha'Kardan avait bénéficié d'un très vaste réseau d'informateurs, mené par les autres Gardiens. Toutefois, une règle interdisait formellement de se servir de ces informations pour une autre cause que la protection du Joyau, aussi juste soit-elle.

Cesta avait longuement hésité à faire part du projet de blocus des nains au patriarche Voexann natif. Après tout, empêcher le siège d'Acrosus n'aurait-il pas permis de protéger plus efficacement le Joyau ? *Mais je n'ai pas couru le risque de révéler mon existence*, se souvint la enha'Kardan. Car faire part de ses informations au patriarche l'aurait contrainte de donner son identité et sa fonction, ne serait-ce que pour obtenir une entrevue avec lui... *Et cela aurait été totalement contraire au Premier Principe : ne jamais révéler l'existence du Joyau, ni de ses Gardiens.*

C'était paradoxal, pour les Kardans : ils étaient condamnés à ne jamais révéler leur existence à qui que ce soit. Personne, en Auritanie, ne savait qu'ils existaient ; ils étaient tous portés disparus, quelque-part dans Acrosus, là où on les avait pris. Seuls dix aqualishs connaissaient l'existence du Joyau et de ses Gardiens : eux-mêmes.

Cesta s'allongea sur le lit. Elle se souvenait parfaitement du moment où elle avait été prise.

Elle n'était qu'une jeune enfant. À l'époque, la nouvelle qui était sur toutes les lèvres était la création de la Coalition. L'on se disait que l'alliance entre les Tolbias, les Castelmyre et les Mirène allait bouleverser les rapports de force en Auritanie : les humains allaient ainsi dépasser en puissance les nations aqualishs et leur alliance informelle. Pour la première fois depuis la chute de l'Empire de Risawëll, entendait la jeune Cesta partout où elle allait, les aqualishs ne seraient plus la première puissance dans le continent.

Cesta n'avait que huit ans. Elle ne prêtait aucune importance à ce que se disaient les adultes ; la Coalition, les nations aqualishs, tout cela n'avait aucun sens pour elle.

Non, l'attention de Cesta était ailleurs. Elle était obnubilée par l'architecture, miroir de la grandeur de son pays. Elle ne cessait de demander à ses parents, et ce depuis son plus jeune âge, d'explorer sa ville d'Acrosus, à la recherche de merveilles architecturales. Elle n'avait jamais été aussi excitée que ce jour, car c'était son huitième anniversaire...

Le jour de l'anniversaire de ses sept ans, sa mère lui avait montré le Palais Voexann. Cesta était restée bouche-bée devant les onze étages de faste et de munificence du Palais... Alors, pour marquer ses huit ans, Cesta savait que sa mère lui montrerait encore mieux.

Quelle n'avait pas été sa joie quand elle avait appris ce qu'elle allait découvrir...

— Cesta, lui avait-elle dit le matin-même de sa voix tendre, ce soir, je t'emmène dans la ville sous-marine !

Depuis le matin, l'enfant n'en pouvait plus d'attendre. Elle ne tenait plus en place, et ne cessait de demander le temps qui lui restait avant de pouvoir enfin contempler de ses propres yeux ce joyau de technologie.

Enfin vint l'heure tant attendue. Avec sa mère, Cesta se rendit dans la ville sous-marine. Là, ébahi par les dimensions gigantesques du lieu, elle ne sut plus où donner de la tête ; c'était un terrain de jeu idéal pour un enfant !

Sa mère s'arrêta un instant, voyant l'une de ses connaissances.

— Attends-moi là, ordonna-t-elle, en se détournant.

Mais Cesta était trop excitée pour attendre. Avec un piaillage ravi, elle se mit à courir dans tous les sens, médusée devant tant de richesses et devant la prouesse qu'avait dû représenter la construction de ce lieu.

Dans son élan, trop occupé à regarder autour d'elle plutôt que devant ses pieds, l'enfant se cogna de plein fouet dans les jambes d'un vieil aqualish.

— Pardon, lança-t-elle distraitement avant de se détourner.

Mais le vieillard le retint par la manche.

— C'est toi, Cesta ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Oui, répondit l'enfant d'une voix fluette, sans même regarder l'individu.

— Viens avec moi, lança le vieil aqualish. Ta mère m'a dit de t'emmener dans une autre bulle, là où je te montrerai un sous-marin !

— Oh !

Cesta suivit donc le vieil homme. Ensemble, ils montèrent donc dans un sous-marin. Là, le vieillard lui confia une petite pastille à l'air appétissant.

— Tiens, mange ça !

L'enfant croqua à pleines dents dans la pastille... Et ce fut la dernière chose dont elle se souvint.

Cesta soupira longuement à l'issue de son souvenir. Le vieillard n'était autre que le enha'Kardan de l'époque ; et elle ne le savait pas, à l'époque, mais elle ne reverrait plus jamais ses parents.

Maintenant, au moins, je vis à l'intérieur même d'une merveille d'architecture, sourit-elle. Il lui arrivait parfois de s'en blâmer mais... elle n'éprouvait aucun regret à avoir été enlevée. Sa famille lui avait manqué, au début ; mais cette période n'avait guère duré plus de quelques mois. Elle s'était vite sentie chez elle dans la Kardan'mahas, entourée d'une dizaine d'aqualishs tout aussi attentionnés les uns que les autres. Sa vie était devenue bien plus excitante.

Et puis, quand elle eut atteint l'âge requis, elle avait pu devenir une Kardan à part entière. Ensuite, elle avait petit à petit gravi les échelons – ou plutôt, les anciens Kardans étaient morts les uns après les autres – jusqu'à ce que, vingt-huit ans auparavant, elle devienne à son tour la enha'Kardan.

Cesta était aujourd'hui âgée de deux cent huit ans. Elle savait qu'elle n'allait pas tarder à être remplacée... car elle sentait, au fond d'elle, qu'elle était prête à mourir. Toutefois, même son grand âge ne devait pas contrecarrer sa mission... *Je dois protéger le Joyau, à n'importe quel prix.*

Elle en avait fait le serment, elle avait juré sur le Joyau de respecter les Grands Principes – dont les plus importants étaient de ne jamais révéler l'existence du Joyau, des Kardans et de la Kardan'mahas, et de tout faire pour protéger le Joyau. Tous les Gardiens avaient juré sur le Joyau ; et c'était un

serment que l'on ne pouvait tout simplement pas transgresser. C'était impossible, même avec toute la volonté du monde... Si l'on essayait, l'on ne pouvait tout simplement pas...

De toute manière, jamais l'idée de transgresser l'un des Grands Principes n'avait effleuré l'esprit de Cesta. Elle avait voué sa vie à la défense du Joyau, et c'était comme s'il l'avait choisie lui-même pour cela, même si...

— Enha'Kardan ! lança, depuis l'entrée de la chambre, une voix que Cesta reconnut pour être celle de Byrnes, son assesseur.

Interrompue dans le fil de ses pensées, Cesta se redressa. Elle contempla, dans l'encadrure de la porte de sa chambre, le vieil aqualish – enfin, pas autant qu'elle – qui l'attendait. Byrnes serait celui qui la remplacerait, quand elle trépasserait... Mais ce jour n'était pas encore arrivé. *Pas avant que le Joyau ne soit en sécurité.*

— Qu'y a-t-il, Byrnes ? s'enquit la enha'Kardan d'un ton aigri, déçue d'avoir été interrompue dans ses songes.

L'aqualish entra, de ses pas lents qui le caractérisaient, et s'assit magistralement sur le fauteuil. Il était vêtu d'une longue toge bleue, qui soulignait la couleur de ses yeux profonds et qui tranchait avec sa peau d'une pâleur hors du commun. De l'avis général des Kardans, il était le plus sage d'entre tous ; et l'on préférerait parfois ses avis à ceux de Cesta. Elle-même, parfois, lui demandait conseil...

— Il est temps, Cesta, murmura-t-il d'une voix douce, comme s'il avait peur de sa réaction. Nous devrions y aller.

Un orage éclata dans l'esprit de Cesta. *Non ! Non ! Non ! Je ne veux pas quitter le Wohlstand !* se disait-elle, éplorée et puérile.

La enha'Kardan secoua lentement la tête, les yeux embués de larmes, et enfouit son visage entre ses mains. Elle resta ainsi quelques secondes, sous le regard calme et attendri de Byrnes, avant d'essuyer les perles salées coulant le long de ses joues.

— N'y a-t-il pas un moyen de rester au Wohlstand ? souffla-t-elle, une tristesse infinie dans la voix. Ne pouvons-nous pas entreposer le Joyau à Castel ? À l'Île Longue ? À Solinn ? À Abbonville ? À Tridon ?

Byrnes eut un sourire crispé.

— Non, et vous le savez très bien. Toutes ces villes sont tombées, ou ne tarderont pas... Le patriarche va certainement décider de mettre fin aux combats, d'une manière ou d'une autre.

Cesta se laissa tomber sur le lit. Contemplant le plafond, elle gémit :

— Vous en êtes sûr ?

— Sûr et certain ! s'emporta Byrnes. Il faut y aller ! Vous êtes la enha'Kardan, et c'est moi qui prends les choses en main depuis le début ! Ressaisissez-vous, Cesta ! Où sont passés votre rationalité, votre raison, votre sens du commandement, et tout ce qui vous caractérise d'ordinaire ? Jamais nous n'avons eu autant besoin de vous qu'à présent, et vous vous défilez !

Je ne me défile pas ! fut tenté de répliquer Cesta. Cependant, elle savait qu'elle ne le dirait pas ; car elle était consciente que si, elle se défilait. Depuis le début des préparatifs de départ, c'était Byrnes qui donnait les ordres, car elle n'avait pas quitté sa chambre.

Rageusement, la enha'Kardan sauta du lit et s'en écarta. Elle respira profondément – *c'est la dernière fois que je suis dans la chambre où je suis restée deux siècles* – et, sans un regard en arrière, quitta la pièce.

Elle sentit derrière elle la présence de Byrnes qui la suivait, mais elle ne le regarda pas. Elle continua sa route, déterminée.

— Avez-vous pris des ouvrages ?

Elle entendit son assesseur sourire, derrière elle.

— Non, pas encore. Il ne manque que ça, et le Joyau. Tous les Kardans sont en train de préparer l'*Invincible* et l'*Inviolable*.

Cesta opina du chef, l'air grave.

— Bien. Je m'occupe du Joyau ; allez à la bibliothèque. Prenez tous les ouvrages qui n'existent qu'ici.

Sans un mot, Byrnes s'exécuta, et bifurqua dans les méandres de la Kardan'mahas.

Cesta, elle, continua de marcher dans le long couloir. Il était sombre ; mais, à son extrémité, une vive lueur brillait. *Le Joyau*.

Elle déboucha dans la vaste pièce circulaire qui était la raison d'exister de la Kardan'mahas et de tous les Gardiens du Joyau... En son centre exact, elle avait un diamètre d'environ huit mètres, et une dizaine de mètres de hauteur sous le plafond ; il en résultait une impression de hauteur, qui faisait paradoxalement se sentir tout petit devant le Joyau...

Le sol de la pièce était de pierre blanche, ainsi que les murs ; le plafond, lui, était d'un bleu sombre. La pièce était presque entièrement vide ; il n'y avait aucun meuble hormis, au centre de la pièce, un imposant piédestal du même bleu que le plafond. Il mesurait un mètre de hauteur, et son pilier tout comme son plateau étaient circulaires. Ce dernier était surmonté d'une cloche

parfaitement transparente, qui permettait de protéger la raison de vivre des Kardans.

Le Joyau était somptueux – et encore, le mot était faible, aux yeux de Cesta. Pour elle, aucun mot ne pourrait le décrire ; il était la beauté, la munificence à l'état pur. Rien n'aurait pu l'égaliser dans tout le monde connu, et même inconnu ; pas une personne, pas un bâtiment, pas un diamant, rien ne pouvait rivaliser d'éclat avec ce miracle de majesté.

Il avait une forme qui paraissait parfaite ; légèrement plus haut – une trentaine de centimètres – que large – une vingtaine –, pas tout à fait cylindrique, plus épais en son centre qu'à ses extrémités et aux multiples faces semblant taillées minutieusement. Il était difficile de le décrire avec précision tant il était parfait ; il n'existait pas de mots, pas même de métaphore capable de le dépeindre.

Le Joyau était translucide, ou presque ; mais à y regarder de plus près, Cesta pouvait constater ses reflets couleur cobalt, donnant un aspect brillant et resplendissant à l'ensemble. Et en le regardant d'encore plus près... l'on pouvait voir sa vraie nature.

Le Joyau n'était pas un. Il était composé de milliers, voire de millions, de minuscules éléments semblables à des diamants, qui étaient encollés les uns aux autres sans qu'il ne fût possible de les séparer...

Je pourrais l'admirer des années durant sans jamais m'en lasser, s'ébahit Cesta. Même deux siècles après sa première rencontre avec le Joyau, elle était encore subjuguée devant un tel faste, si magnifique qu'il était impossible à décrire sans en ternir la beauté par les mots. Il ne fallait pas le dépeindre, il fallait... le voir. L'observer durant de longues heures, constater le lent déplacement sempiternel de ses millions de constituants, qui mouvaient sans en bruit et sans jamais changer l'aspect général du Joyau.

Il est le trésor de notre peuple, se souvint Cesta. Et il est de mon devoir de le protéger.

Avec moult précautions, elle ôta lentement la cloche de verre du piédestal, la déposant à ses pieds. Cela eut pour effet de libérer les rayonnements du Joyau, qui éclairèrent la pièce d'une constante mais irrégulière lueur blanche bleutée, qui semblait émaner de chacun des éléments du Joyau.

La Gardienne enfila une paire de gants de soie blanche, se délectant de leur finesse et de leur douceur. Puis, prudemment, lentement, précautionneusement, elle se saisit à deux mains du Joyau et le souleva délicatement de son perchoir. Le contact avec le Joyau, même à travers ses

gants, était agréable ; il en émanait une chaleur discrète, et le mouvement perpétuel de ses minuscules composants lui caressait la paume et les doigts.

Les pas de Cesta la guidèrent vers l'un des couloirs, au fond duquel se trouvait un escalier. Elle le descendit posément, remarquant à peine les étages défilier. Et puis elle parvint tout en bas, au premier étage de la bulle. Elle emprunta un nouveau corridor, dont l'un des côtés était de verre. Après quelques minutes de marche, elle atteignit enfin sa destination : l'embarcadère.

Là, une protubérance sortait de la bulle, permettant à deux submersibles de s'amarrer, de chaque côté d'un couloir aux parois vitrées. Cesta reconnut à droite l'*Invincible*, et à gauche l'*Inviolable*. Sans hésiter, elle pénétra dans le submersible de gauche. Comme son nom l'indiquait, il avait pour but d'empêcher quiconque de mettre la main sur le Joyau, tandis que le deuxième s'occupait d'éliminer les menaces.

Une fois dans l'*Inviolable*, Cesta salua d'un signe de tête Nyeo, le plus jeune des Gardiens, qui n'avait qu'à peine moins d'une quarantaine d'années. Elle se dirigea ensuite vers l'arrière du sous-marin, là où se trouvait une chambre forte. Précédée par Nyeo, qui lui ouvrit la porte, elle y pénétra. La chambre forte était une petite pièce exiguë d'environ deux mètres de côté, au fond de laquelle une alcôve capitonnée permettait le transport du Joyau sans risquer de le briser.

Soulagée de déposer son fardeau, Cesta plaça le Joyau dans l'alcôve, avant de refermer une porte, elle aussi capitonnée, qui achèverait de le protéger contre les chocs inopportuns.

Alors enfin Cesta s'autorisa à se relâcher. Elle détendit ses muscles, souffla longuement, et s'étira.

Puis, elle sortit de la chambre forte, et longea un couloir pour se rendre dans la salle de commandement. Là se trouvaient, à leur poste, quatre Gardiens : Losie, Juxez, Goyine et Vesir. Les autres devaient se trouver dans l'*Invincible*, commandés par Byrnes.

Cesta s'assit à sa place, devant le gouvernail. Elle regarda les commandes devant elle, l'esprit ailleurs. *Ça y est. C'est fait. Nous partons. Je quitte le Wohlstand. Et j'emmène avec moi ce qui a fait la légitimité de mon pays, à sa création.* Même si plus personne ne connaissait l'existence de son trésor, il avait eu son importance, avant qu'il ne disparaisse... *Mais moi, je sais qu'il existe.*

Une larme coula lentement sur sa joue. Elle ne se donna pas la peine de l'essuyer.

— Allons-y... lâcha-t-elle, les yeux embués de larmes, réprimant un sanglot.

Nyeo ferma la porte de la Kardan'mahas, puis celle de l'*Inviolable*. Il s'assit à son tour à sa place, avant de déclarer :

— Paré au départ.

Il avait la voix calme, le ton décidé. Un à un, les autres déclamèrent la même phrase. Certains paraissaient tristes, d'autres graves, ou encore solennels. Cesta, elle, ne put retenir un sanglot ; et ce fut d'une voix étranglée et anormalement aiguë qu'elle annonça :

— Parée au départ. Départ dans cinq, quatre, trois, deux, un... Zéro.

Le dernier mot sonna comme une sentence. Alors que son esprit s'enflammait, s'opposant farouchement au départ, les bras de Cesta manipulèrent de multiples leviers, et l'*Inviolable* se détacha lentement de sa maison mère. Et puis, il prit de la vitesse et franchit le mur d'algues brunes et hautes qui servait de protection naturelle aux Gardiens du Joyau contre les regards.

Cesta, laissant le commandement aux autres Kardans, se leva et se rendit à l'arrière du submersible. Là, à travers un petit hublot, elle contempla la forêt d'algues brunes ; elle ne voyait déjà plus ce qui avait été sa maison durant deux siècles. Elle regarda s'éloigner le pilier, qu'elle savait marquer la présence de la Kardan'mahas, tandis qu'une pensée atroce la prenait.

Je suis en train de quitter Acrosus et le Wohlstand.

Comme un éclair, une autre vérité vint l'attrister encore plus.

Je suis en train de quitter Acrosus et le Wohlstand, et je n'y reviendrai probablement jamais.

Peu à peu, le pilier disparut, avalé par les ténèbres des profondeurs.

CHAPITRE 3

ACADÉMIE DE VALIN-SKIPION, GRAND-DUCHÉ DE SKIPION.

Il y a de quoi chercher pendant des centaines d'années ! se lamenta Thalion en ouvrant le cinquantième volume poussiéreux de cette bibliothèque.

Cela faisait des jours qu'à eux trois, ils écumaient la splendide – mais bien trop grande – bibliothèque de l'Académie de Valin. Cette salle n'était néanmoins qu'une simple pièce, certes maîtresse, dans ce sublime échiquier architectural qu'était l'Académie tout entière. Aranhel avait personnellement veillé à leur faire découvrir chaque parcelle, chaque lieu digne – ou non – d'intérêt à Thalion, le novice en Académies et à son oncle, déjà bien rompu à l'exercice. Il avait été émerveillé par la sérénité et la quiétude de la place : telle une rivière suivant son cours imperturbable dans une vallée inviolée. Les elfes avaient ce don de rendre les choses si agréables...

Mais le travail qui les avait attendu s'était annoncé tout sauf agréable. Quand Thalion avait découvert l'immensité de la bibliothèque de l'Académie, il n'avait été ni admiratif, ni encore stupéfait ; mais bien sidéré par l'incroyable et incommensurable tâche qui se présentait devant eux.

Ils s'étaient séparé le travail pour rendre la tâche moins ardue : Thalion cherchait tous les ouvrages parlant de l'Empire de Risawëll ainsi que de sa capitale du même nom ; Jaÿald, quant à lui, s'occupait des grimoires portant sur les trois écrivains de la Destinée ; tandis qu'Aranhel – qui avait bien voulu consacrer quelques heures de son emploi du temps très chargé pour les aider – cherchait inlassablement le moindre indice qui lui permettrait de comprendre le poème métaphorisé des trois philosophes.

C'était comme chercher une aiguille dans une botte de foin... En six jours de recherches, ils n'avaient trouvé que des rumeurs sur la Destinée ainsi qu'à propos de ses écrivains. En six maudits jours à se torturer les yeux sur des écritures vieilles de milliers et milliers d'années, ils n'avaient trouvé que de simples mythes sur l'Empire de Risawëll...

Aranhel avait prévenu Thalion avant de se lancer dans ce laborieux travail de recherche : la bibliothèque de Valin-Skipion était certes l'un des centres du savoir de l'Auritanie, mais tout ce qui touchait à ces trois sujets semblait s'être évaporé ou n'avoir simplement jamais existé.

Et plus le temps passait, plus Thalion avait l'impression d'essayer d'attraper de la fumée avec ses mains.

Peut-être que cette quête est vouée à l'échec depuis le départ ? se questionna-t-il avec amertume. *Peut-être que certaines choses sont faites pour rester secrètes à tout jamais...*

Il ignorait pourquoi il courait avec autant de hargne derrière cette énigme, il pourrait très bien reprendre son ancienne vie de fuyard un jour, stratège un autre. Il ne comprenait pas pourquoi il cherchait tant à comprendre cela. Mais il ne cherchait pas à poser de mots sur cette envie irrépessible, il écoutait simplement son cœur, en se demandant ce qu'aurait fait son vieux mentor de Quantum.

Il aurait sans aucun doute cherché à percer ce voile de mystères, songea-t-il en souriant.

L'humain se rendit compte qu'Aranhel l'observait du coin de l'œil en souriant lui aussi ; il devait être amusé par le fait de voir Thalion se triturer les méninges avec autant de complexité. C'était dans sa nature, il cherchait constamment à tout analyser, à poser des mots sur chaque situation pour que rien ne puisse lui échapper ; jamais il n'avait failli à cette règle... mais aujourd'hui, il devait se laisser porter : un exercice d'autant plus difficile pour lui.

Car toute sa vie, Thalion ne s'était jamais arrêté ; il avait toujours couru vers l'avenir sans se soucier de ce qu'il laissait derrière lui.

Ma mère, mon frère, mon mentor, je les ai toujours laissés derrière moi, sans jamais m'arrêter, songea Thalion en ouvrant délicatement la première page du grimoire.

J'ai intérêt à y faire gaffe, pensa-t-il en souriant de plus belle, *sinon notre grand défenseur des livres n'hésitera pas à me défier en duel pour sauver l'honneur du malheureux ouvrage.*

Aranhel retourna à sa lecture lorsque son regard croisa celui de Thalion pendant une fraction de seconde : l'elfe aimait observer seul les gens sans que ces derniers ne le remarquent. Contre toute attente, leur relation n'avait fait que s'améliorer depuis leur départ d'Eolia, Aranhel avait mis de côté ses principes salvateurs tandis que Thalion avait choisi de retirer sa carapace pour s'ouvrir un petit peu plus au mystérieux contarque.

Le point de dégel était arrivé à Volturya, la cité-capitale des nains ; Thalion avait pourtant fortement insisté pour ne pas passer la nuit dans cette ville, il avait même souhaité quitter l'Archiduché le plus vite possible. Mais le destin en avait voulu autrement. Ils étaient arrivés devant les portes de la ville lorsque le soleil était tombé, les gardes avaient jugé que le prochain relais était trop éloigné pour continuer. Ils avaient donc passé les immenses portes de la cité à la recherche d'une auberge dans un quartier calme.

Et c'est là qu'Harnolf et Céuthon avaient joué de leurs expériences respectives en proposant une auberge située dans le deuxième cercle de la ville, un cercle plus calme que le premier jugé malfamé la nuit. Aranhel avait été aussi tendu que lui en pénétrant dans la cité, les nains l'avaient dévisagé, sans sa garde, Thalion aurait parié qu'une altercation aurait été lancée.

L'elfe avait donc fait de son mieux pour ignorer et éviter ces regards froids lancés par les habitants de la ville. Mais ce qui avait été le plus surprenant pour eux, et désormais expliqué, c'était la forte concentration de soldats dans les cercles ainsi que la pavillon blanc frappé d'une rune noire flottant au-dessus du pavillon Volturyen. Céuthon avait expliqué à Thalion qu'il s'agissait du pavillon de la Diète des nains : une assemblée de seigneurs qui avait autorité sur le Roi – et désormais l'Archiduc.

Cet imposant dispositif de sécurité avait donc été expliqué par un rassemblement de la plus haute autorité des nains. Mais durant leur passage dans la capitale archiducal, les voyageurs avaient ignoré pourquoi cette Diète s'était réunie. Ils n'avaient donc appris qu'à Valin qu'il s'agissait d'un procès à l'encontre de l'Archiduc Odrys Volturyen, le frère de l'ancien Roi ; procès qui avait été perdu par ce dernier.

Les voyageurs insouciantes étaient donc arrivés devant la façade d'une belle auberge nommée : « le forgeron assoiffé ». Thalion avait immédiatement compris d'où Harnolf et Céuthon connaissaient cette auberge... Ils avaient été reçus en hôtes de marque par un patron suspicieux qui était soudainement devenu jovial en voyant entrer Harnolf et Céuthon dans son établissement.

Aranhel n'en était pas moins resté froid et distant envers l'aubergiste, il avait commandé un poulet et un verre d'eau tandis que les compères avaient demandé un poulet et une grande chope de bière chacun. Cet instant avait été gravé dans la mémoire de Thalion, lorsque Harnolf – et Jaÿald – en étaient arrivés à leur troisième chope et avaient proposé à Aranhel de goûter la savoureuse – et très alcoolisée – bière naine. Le contarque avait poliment refusé avant qu'Harnolf ne commence à grogner son mépris. Après quelques minutes de silence, Aranhel accepta « juste pour faire plaisir à Harnolf ».

Le résultat avait été hilarant, Aranhel n'avait presque jamais goûté d'alcool, son visage s'était crispé lorsque la bière avait pénétré dans son palais ; mais il avait fini par l'avaler en brave avant de dire : « plutôt étrange » au sujet du goût de cet hydromel. Harnolf avait alors sauté sur l'occasion en demandant cinq autres chopes pour toute la tablée, Aranhel s'était plié au jeu et en avait repris une, puis une autre, et encore une autre...

Les quatre compères à l'exception de Céuthon avaient fini complètement éméchés. Aranhel avait ri à gorge déployée en s'appuyant sur sa chope : les elfes ne tenaient pas l'alcool, c'était de notoriété publique.

Cette petite tournée avait délié bien des langues : Jaÿald avait annoncé qu'il allait acheter Volturya et en faire une distillerie géante ; Harnolf avait juré à Aranhel que désormais, il avait son amitié ; tandis que Thalion avait chaleureusement salué le merveilleux alcool du patron. Mais la réaction la plus surprenant avait été celle d'Aranhel qui s'était levé et avait demandé que la musique retentisse dans la salle à manger avant de s'affaïsser devant les yeux ébahis des nains attablés. Il n'en avait pas fallu plus pour que les autres nains attablés se lèvent et acclament l'elfe endormi.

La fête avait été incroyable, Thalion ne s'était pas souvenu de comment il avait pu se retrouver sur ce tonneau, mais il savait qu'il avait bien profité de la soirée. Ses amis avaient fait la fête jusqu'à la fermeture de l'auberge, fraternisant avec de nombreux nains, eux aussi bourrés à souhait tandis qu'Aranhel avait réussi à se traîner jusqu'à sa chaise pour s'endormir sur la table.

Une fois cet agréable instant passé, Harnolf et Jaÿald avaient rejoint leur chambre en grimpant les escaliers à quatre pattes tandis que Céuthon, toujours plus mystérieux, avait quitté l'auberge sans dire un mot. Thalion et Aranhel étaient restés seuls à seuls dans cette salle à manger. Et c'est là que le véritable lien s'était créé, ils n'avaient fait que l'effleurer lorsque le contarque s'était confié à lui lors de leur périple, mais cette fois, ils s'étaient parlé honnêtement – en essayant de faire fi des bourdonnements créés par l'alcool.

Thalion avait découvert en cet elfe de très belles qualités bien cachées telles que la bonté, la pudeur – dans les instants à jeun – et ce même sentiment de courir après quelque chose sans savoir pourquoi. Il s'était confié à son tour, expliquant la vérité sur la mort de son père, le traumatisme qui avait suivi son départ, et sa rencontre avec le contarque. Ils avaient ri, pleuré, et encore ri de leurs réactions respectives, comme si le temps avait semblé s'être arrêté durant cette nuit...

Il avait aussi fini par découvrir ce qui avait tant tendu le contarque à son arrivée à Volturya : sa peur du jugement. Thalion avait, quant à lui, confié son aversion envers cette espèce cupide qu'était celle des nains, mais il avait été obligé de reconnaître que comme toute autre race, celle-ci avait du bon en elle, et elle l'avait prouvé durant cette fête.

Aranhel souffrait d'un profond complexe : celui d'être rejeté ou simplement ignoré. Il avait confié à Thalion que, toute sa vie, il avait servi les autres sans jamais rien demander, mais en réalité, il aurait tant aimé recevoir un simple merci pour ce qu'il faisait, être reconnu, mais pas adulé.

Et c'était tout l'inverse qui s'était produit : il avait grimpé au-delà de toutes ses espérances les échelons de l'Ordre, était devenu un véritable héros pour beaucoup d'elfes ; et pourtant, nombre de ses compagnons refusaient de simplement admettre, objectivement, ses qualités. Finalement, il avait fini par s'y faire, mais il le regrettait quelque peu.

Et c'était non pas la peur des nains qui l'avait tendu, mais bien la sensation d'avoir été jugé en mal par des gens qui ne le connaissaient pas. Comme Thalion l'avait compris...

Thalion s'était d'ailleurs lui aussi expliqué sur sa peur de rester dans cette cité, il s'était confié sur le traumatisme de la défaite de son père. Comment il avait vécu dans les conséquences de cet échec, comment il avait vécu dans la haine des nains et de Half Théos sans jamais avoir rencontré un seul nain qui répondait à la description que lui avait toujours faite sa mère. Mais cette peur restait malgré tout...

Le contarque avait été compatissant en posant une main amicale sur l'épaule endolorie de Thalion. Ça avait été durant cet instant que leur rapport de confiance avait été enfin établi durablement après de nombreuses péripéties.

Alors merci, Harnolf, d'avoir insisté, songea Thalion en se replongeant dans ses souvenirs.

Cet instant de confiance resterait à tout jamais gravé dans la mémoire de Thalion, même si Aranhel ne se vantait guère de cette soirée et de ses prouesses

de fêtard... Mais comme tous les instants de bonheur, celui-ci avait été rattrapé par la dure réalité ; Aranhel était retourné se coucher, mais Thalion avait souhaité observer les étoiles avant de le rejoindre.

Il était donc sorti à la recherche de Céuthon : la rue était vide, les volets des autres bâtisses fermés, seul le silence avait semblé régner dans cette petite rue. Jusqu'à cet instant où Thalion avait entendu un gémissement dans un coin de la rue ; il avait dégainé son épée et avait foncé vers la source de ce bruit pour y découvrir deux cadavres... et Céuthon rangeant son épée ensanglantée.

C'est là qu'il avait appris de la bouche de Céuthon que ces deux hères étaient des frères d'Orlos à sa recherche, qu'ils les avaient suivis depuis leur débarquement, et qu'ils avaient compté les tuer dans leur sommeil.

Ce souvenir avait déclenché une violente démangeaison à son épaule droite qui avait été torturée, il savait que son frère avait engagé bien des mercenaires pour l'abattre, mais il ne pensait pas qu'ils les retrouveraient aussi vite.

Ils avaient quitté Volturya dès l'ouverture des portes. Ils avaient voyagé sans encombre jusqu'à Fort-Titane : la dernière étape avant le monde elfe. Aranhel avait confié à Thalion son admiration pour l'architecture de cette forteresse qu'il préférait à celle de Volturya jugée trop oppressante à son goût. Thalion connaissait bien cette forteresse, durant son service en tant que stratège de Cædus, il avait rendu de nombreuses visites au maître des lieux.

Quel était son nom déjà ? Mineas ? Ivanov Mineas ! se rappela Thalion en revoyant le faciès du gouverneur nain plus froid que la pierre.

Le contarque avait expliqué l'importance géostratégique de cette place-forte pour le commerce en Auritanie. Cette position avait pendant longtemps été le sujet de guerres entre les Skipion et les Volturyen ; les elfes avaient, à de nombreuses reprises, tenté de bâtir une deuxième forteresse plus au Sud afin d'avoir une présence forte dans cette passe. Mais les nains ne l'avaient jamais entendu de cette oreille et avaient détruit la forteresse à chaque fois que les elfes avaient tenté de la reconstruire. Ce projet de place-forte elfe n'était désormais plus qu'un amoncellement de roches battues par les vents que Thalion avait inspecté durant son service auprès de Cædus – dans le but de possiblement la rebâtir.

Durant ce voyage, Aranhel avait pris plaisir à enseigner l'histoire de son peuple à Thalion ; il avait donc appris leur histoire depuis leur départ du Nidavellir et la fondation du plus grand royaume de toute l'histoire de l'Auritanie, recouvrant la moitié du continent de Crésus à Kadapsy en passant par son effondrement et les nombreuses guerres avec les nains. Thalion avait

en échange partagé l'histoire de son peuple à lui, une histoire dont Aranhel ne connaissait pas certains détails : la fondation de la dynastie Crésus, la conquête de la Réthordie, puis sa sécession, la guerre du Nord et bien d'autres complots...

Cette relation basée sur l'échange et la confiance n'avait fait que se renforcer depuis leur arrivée à Valin ; bien qu'Aranhel ait été très peu disponible, Thalion n'avait manqué aucune de leurs discussions ô combien intéressantes. Une fois les affaires courantes réglées, Aranhel avait rejoint l'oncle et le neveu afin de les épauler dans leurs longues et laborieuses recherches.

Jaÿald avait aussi construit une solide relation avec son neveu qui lui avait enfin pardonné de lui avoir caché son identité pendant tant d'années. Son oncle lui rendait visite tous les soirs afin de panser ses plaies. Grâce à son incroyable talent de médecin, Thalion avait récupéré la quasi-entièreté de ses capacités musculaires, il ne restait de cette épreuve que ces cicatrices abominables.

Jamais il n'aurait cru que la blessure psychologique aurait été plus longue à guérir, jamais il n'oublierait cet instant de douleur, cette sensation d'être obligé de regarder son bourreau sans rien faire d'autre que hurler. Ces cicatrices, elles lui rappelaient constamment cette humiliation, comme si cet instant avait été gravé dans sa chair...

Mais elles lui rappelaient également à quel point il était bon d'avoir des amis sur qui compter.

Je n'échangerais aucun d'eux, même pour un Empire, pensa Thalion en observant Jaÿald piquer du nez sur un confortable livre.

Thalion était lui aussi fortement tenté de s'endormir, tous les ouvrages se suivant se ressemblaient sans rien leur apprendre. Et pour dire ! Même Aranhel commençait à croire qu'il n'y avait rien dans ces livres qui pourrait servir d'indice pour comprendre ce poème plus qu'étrange.

Thalion sortit de sa poche un morceau de papier chiffonné qu'il plissa afin de pouvoir en lire les écritures. Il avait pris soin de recopier l'extrait de la Destinée qu'ils avaient lu lors de leur « visite » dans la réserve de la bibliothèque du Conclave. Il cherchait surtout à comprendre la signification des « Trois Êtres » ainsi que celle de « la Porte de la mémoire du monde » : il avait l'intime conviction que les réponses se cachaient derrière ces mots métaphorisés ; mais rien dans les livres parlant de Destinée ne faisait part de trois êtres ainsi que d'une porte de la mémoire du monde.

Thalion savait en quoi consistait cette mémoire du monde, il avait compris que les Oracles semblaient en être les gardiens ; mais jamais ils n'avaient évoqué

une porte ! Et rien n'y faisait référence dans les rares écrits de la Trinité Philosophique qui leurs étaient parvenus !

Mais cela s'expliquait par le fait qu'ils avaient tous les trois très vite disparus : le premier Voexann natif était mort de maladie quelques mois après son retour de *la Porte* – selon les rumeurs – ou alors, lors d'un voyage vers une destination inconnue ; Tulkiaz avait été assassiné par des extrémistes nains et enterré en martyr aux Halles avec tout ce qu'il restait de lui – mémoires comprises.

Autrement dit, pensa Thalion, *il vaut mieux ne pas rêver tomber un jour sur ses mémoires.*

Solon, quant à lui, avait été décrédibilisé par d'autres philosophes elfes le jugeant fou à lier et s'était exilé dans les montagnes pour y finir sa vie paisiblement et anonymement.

Le philosophe avait laissé derrière-lui quelques ouvrages poétiques retranscrits et éparpillés dans des centaines de volumes, mais ils restaient un mystère pour les trois compères qui cherchaient des éléments concrets pour tenter de briser cette étrange énigme. Et plus le temps passait, plus Thalion était convaincu que les réponses se trouvaient à Risawëll : la seule chose clairement citée dans le poème.

Mais il n'avait appris de Risawëll que peu de choses : capitale d'un empire autrefois surpuissant, chef-lieu de la politique et de la religion, lieu de repos des empereurs passés et surtout : emplacement de l'ancienne et tristement célèbre Lance de l'Hiver dont le simple nom avait effrayé tout habitant de l'Auritanie à sa portée mortelle.

Mais rien ne semblait relier la plus belle des perles de l'Hiver aux trois philosophes. Aranhel avait confirmé qu'aucun ouvrage n'avait fait état ou même évoqué un voyage dans la cité pour y cacher quelque chose. Pourtant Thalion en était certain, la clef de voûte de cette énigme était là-bas, dans les vieilles bibliothèques, cachée quelque part entre ces murs froids et morts.

Thalion avait songé à demander conseil aux Oracles, bien qu'il ignorât si c'était lui qui les convoquait ou bien eux ; ils avaient forcément la réponse... Mais durant leur dernière rencontre, Thalion avait senti une profonde... froideur, voire même de la colère dans leur façon de faire, comme s'ils avaient voulu l'obliger à les rejoindre ; c'était pour cela qu'il souhaitait faire de cette option la dernière possible.

Peu importe, cette « porte » semblait être le lieu des réponses à ses questions ; car il savait qu'il avait été désigné *Aigle de Sang* à de maintes reprises

par les Oracles, ce même Aigle de sang du poème avait-il un lien avec lui ? Thalion se voyait tout sauf tel un champion de la Lumière...

— J'ai peut-être quelque chose, dit Aranhel en sortant sa tête d'un des volumineux volumes.

Thalion et Jaÿald foncèrent vers le contarque pour savoir de quoi il pouvait en retourner :

— Alors, commença Aranhel en s'éclaircissant la voix, cet ouvrage pourrait nous donner quelques indications à propos de cette énigme. Figurez-vous que nous ne sommes les seuls à avoir essayé de la résoudre, j'ignore encore pourquoi l'Ordre a pris tant de précautions pour enfouir ces réponses, mais je suis absolument convaincu que ce qui nous attend au bout de ce chemin d'interrogations sera tout sauf baigné d'une belle et chaude lumière.

— Venez-en au fait, abrégea Thalion en posant une main amicale sur l'épaule du contarque.

Jaÿald sourit en voyant avec quelle facilité son neveu parvenait à ramener le contarque dans le sujet de la discussion.

— Eh bien... puisque vous êtes toujours aussi impatients, lâcha Aranhel en souriant, cet ouvrage fait état d'un voyage qu'auraient mené les trois philosophes dans un lieu nommé « Triodorient » avant de partir vers la « porte de la mémoire du monde » pour, je cite : « y découvrir la vérité parmi les mensonges ».

— Les Triodorient, répéta Jaÿald penseur, c'est un lieu de mystère et de légendes. Selon les mythes de l'Océan, ces îles se trouveraient quelque part dans l'Océan Senthor.

— En effet, compléta Aranhel, personne n'a jamais mis les pieds sur ces hypothétiques îles, mais nous savons désormais qu'elles seraient un possible tremplin vers cette « porte de la mémoire du monde ».

— Et comment trouver ces îles ? lâcha Thalion dubitatif.

— Eh bien, dit le contarque en se pinçant le menton, je l'ignore encore je dois l'avouer. Mais c'est un sacré pas en avant...

— Un pas en avant dans la brume, compléta Thalion en retournant, déçu, à ses recherches.

Il avait l'impression de stagner constamment, il était certain que Risawëll était la réponse à la question.

Ils passèrent encore quelques heures à chercher, en vain, personne ne découvrit quoi que ce soit de concret en rapport avec l'énigme des trois philosophes. La nuit venait de tomber, Jaÿald laissa Thalion et Aranhel à leurs

recherches pour aller se reposer. Le contarque resta quelques heures de plus avant de fermer délicatement les ouvrages qu'il lisait et de les remettre dans leurs rayonnages respectifs ; Thalion laissa ses recherches sur la table où il travaillait pour rattraper le contarque qui quittait la bibliothèque.

— Aranhel ! l'appela-t-il.

L'elfe se retourna en fusillant Thalion du regard :

— Nous sommes dans une bibliothèque, asséna-t-il sèchement. Le silence est donc de mise, ajouta-t-il en s'arrêtant.

— Une bibliothèque vide de toute âme hormis des nôtres, répliqua Thalion en souriant.

— Les livres ont besoin de calme pour être lus, compléta Aranhel en souriant de plus belle.

Thalion laissa échapper un petit rire avant d'accompagner Aranhel hors de la bibliothèque pour en arriver aux splendides jardins baignés par la pâle lumière lunaire. Ils s'arrêtèrent au pied d'un magnifique peuplier pour pouvoir discuter en toute tranquillité.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ? lança Aranhel qui avait remarqué l'air consterné de Thalion.

Thalion lui sourit avant de répondre :

— Ça fait des jours que nous patinons alors que nous savons que la réponse n'est pas dans ces bibliothèques mais bien dans le Nord. Je vous en conjure Aranhel, nous ne trouverons rien ici, il faut partir là-bas à la recherche de réponses concrètes pour ensuite les croiser avec le savoir de cette Académie, pas l'inverse.

Le regard d'Aranhel trahissait sa consternation :

— J'aimerais beaucoup moi aussi aller dans cette cité, mais regarde autour de toi : c'est la guerre là-haut, je pense qu'il vaut mieux attendre que tout cela ne se tasse. La cité ne risque pas de bouger d'ici là, dit-il en souriant.

— Il y a une autre raison n'est-ce pas ? remarqua Thalion.

Aranhel serra les dents avant de répondre :

— J'ai moi aussi des choses à faire : le vote sur la destitution de Joan Tolahelm, cette arrivée de l'expédition du Nidavellir. Vous vous rendez compte ? Je ne vous demande que – pour une fois- de vous armer de patience et de me faire confiance. Nous irons dans le Nord, mais je suis convaincu que nous devons y aller lorsque nous aurons tous les éléments de notre côté.

— Vous êtes un elfe, dit Thalion, votre vie est millénaire, contrairement à la mienne je ne peux pas attendre indéfiniment.

— Alors je vous demande d'attendre un tout petit peu, insista Aranhel. Je vous promets d'honorer cet engagement, dit-il en lui tendant la main.

— D'accord, dit l'ancien stratège en serrant la main de son ami.

Les deux amis s'en retournèrent ensuite vers leurs dortoirs respectifs, mais Thalion ne parvint pas à dormir : ses pensées étaient tournées sur cette ville. Il hésita longuement, puis il se leva et s'assit sur une petite chaise de bois située devant un bureau du même bois ; il trempa une plume dans un encrier et se mit à écrire :

Au gouverneur de la Commanderie régionale de Cædus, Harnolff peing-de-fer, et au capitaine de l'Ordre, Céuthon.

CHAPITRE 4

CHÂTEAU DU LAC, ESTRELÄN, ROYAUME D'ESTRELÄN, POSSESSIONS DE L'ACCORD.

Krôgel, debout dans sa chambre face à la fenêtre, se tortilla nerveusement. *Ça y est, songea-t-il. Je suis de nouveau Roi ; je siège dans ma ville.*

Cette pensée aurait dû le réconforter : finies, les échauffourées ; finies, les nuits blanches à répétition ; finie aussi, cette exaltation qui le prenait avant chaque bataille...

Ça y est, pensa-t-il à nouveau. Je vais de nouveau avoir une vie ennuyeuse.

La vie de roi n'était pas celle de Krôgel. Non, elle était loin d'être celle qu'il préférerait. Il préférerait l'excitation, le stress, l'adrénaline des combats, à des journées dans son bureau. Il affectionnait plus les nuits à la belle étoile ou dans une tente que celles passées dans sa confortable chambre du quatrième étage du Château du Lac. *Non, la vie de roi n'est pas ma vie rêvée ; c'est presque mon pire cauchemar. Et pourtant, tel est mon rôle...*

L'øverstø soupira longuement. Au-dehors, par la fenêtre, il distinguait la ville s'étaler. Il distinguait sa ville. *Si seulement, en tant que Roi, je faisais ce que je voulais sans n'avoir de compte à rendre à personne...* Mais ce n'était pas aussi simple. *Je fais encore partie d'une armée.*

Krôgel soupira à nouveau, puis se détourna de la fenêtre. Lentement, il pivota pour se retrouver face à la porte de sa chambre, ouverte. Face à celle-ci, de l'autre côté du couloir, se trouvait une autre porte, fermée.

FÖDERIK ! Krôgel eut l'impression que le nom lui était hurlé directement dans les tympans. Un frisson le fit tressaillir, et ses poils se hérissèrent.

D'instinct, il porta la main à sa ceinture, là où il avait fixé chacun de ses sept fragments, tous à l'abri des éléments et des regards dans des housses en cuir de renne. Il ferma les yeux, alors qu'un élan de tristesse le prenait, le glaçant comme s'il était sorti dehors en plein hiver.

Föderik... pensa, suppliant, Krôgel. Il aurait aimé pouvoir revenir en arrière ; il aurait aimé pouvoir ouvrir cette porte, derrière laquelle se serait trouvé l'ancien chef des armées...

Mais la vie ne va pas ainsi...

Le Travalesien se prit la tête entre la main, et se frotta les yeux, les joues puis le cou. Ses pensées avaient déjà dérivé vers un autre sujet que la perte de son supérieur. *La tristesse est bonne pour les temps de paix. La guerre reste la guerre, et elle requiert tout l'attention de ceux qui y prennent part, s'ils ne veulent pas se faire surprendre...*

Ne pas se faire surprendre, tel était le nouvel objectif de Krôgel. Au cours de sa carrière, il n'avait été pris au dépourvu qu'une seule et unique fois, et les conséquences de ce moment d'inattention avaient été plus que catastrophiques... *Comme ne me manquera pas de me faire remarquer cette tête de nœud de contre-amiral...*

Une troisième fois, l'øverstø expira longuement. Il allait bientôt être l'heure ; sa réunion quotidienne avec le général Wasdën, le nouveau chef des armées. *Mais cette réunion sera différente*, prévoyait-il. En effet, la veille, tard dans la nuit était arrivé le contre-amiral. *Il est sorti d'on ne sait où, où il faisait l'on ne sait quoi, et il vient me demander des comptes*, récapitula l'øverstø.

Bah ! Ce n'est qu'un mauvais moment à passer ; ensuite, il s'apercevra qu'il a besoin de moi. Plus vite j'irai, plus vite ce sera fini.

Ce fut conforté par cette idée que Krôgel sortit de sa chambre, non sans un regard empli d'émotion vers la porte qui avait été celle de son bureau partagé...

Il emprunta ensuite les escaliers, et monta au dernier étage, et ouvrit la porte de la pièce où se tenaient toujours les réunions. C'était l'ancienne chambre du Roi, mais le lit avait été démonté, remplacé par une grande table ovale en bois précieux, entourée d'une demi-douzaine de fauteuils.

Krôgel entra en silence, puis referma la porte derrière lui. Dans la pièce, Wasdën était debout face à la fenêtre, dans une position semblable à celle qu'avait occupée l'øverstø un étage plus bas et quelques minutes plus tôt. Il ne sembla pas l'entendre. Cygëon, quant à lui, se tenait avachi dans un fauteuil, les yeux hagards.

— Hum, hum.

Krôgel s'éclaircit la voix pour annoncer sa présence. Immédiatement, Wasdën se retourna en un mouvement alerte, portant imperceptiblement la main à l'épée.

— Ah, c'est toi... marmonna-t-il, alors qu'il sembla se détendre.

Cygéon, lui, ne leva les yeux qu'une fois que Krôgel se fût assis à l'une des extrémités de la table, en face de Wasdën.

— Bien ! lança ce dernier. Je crois que nous avons beaucoup de choses à nous dire, tous. Je laisserai le contre-amiral débiter par un contre-rendu de ce qu'il a fait depuis que nous avons perdu sa trace, et ensuite je vous ferai part d'une information importante. Cygéon, allez-y.

L'aqualish lança un regard noir au général.

— D'abord, mon cher Wasdën, expliqua-t-il d'un air assez condescendant, sachez que le fait de m'avoir apporté une petite aide lorsque j'ai pris Järvi ne vous autorise ni à m'appeler par mon prénom, ni de me donner des ordres. Et en toute logique, j'aurais dû prendre la direction de cette réunion, puisque je suis votre supérieur hiérarchique, en tant que chef de l'Accord.

Il marqua une pause pour ménager son effet puis rouvrit la bouche pour continuer. Toutefois, ce fut Wasdën qui prit la parole en premier.

— Voyez-vous ça... laissa-t-il traîner d'un air amusé. Vous êtes le chef de l'Accord... Cela n'est stipulé nulle part, dans le traité d'alliance – que j'ai lu, d'ailleurs ; je ne pense pas que ce soit votre cas. Nous formons une alliance, dirigée officieusement par votre amiral avant que le Royaume Travales ne la rejoigne. Ensuite, vous avez pris le commandement des aqualishs, et mon prédécesseur celui des Travalesiens. Je ne sais comment notre regretté Föderik de Keröept vous laissait le traiter, mais je ne vous laisserai pas me commander. Dans notre alliance, il n'est nullement précisé que les dirigeants des Îles Voexann prévalent sur ceux des autres nations. À défaut, je considérerai – je pense à juste titre – que tous les États de l'Accord sont dans sur un pied d'égalité. Alors, je vais observer les différences de grades : je suis chef des armées, et donc le militaire le plus haut-gradé. Vous n'êtes que le contre-amiral, autrement dit le troisième dans la marine, après l'amiral et votre chef des armées, et votre grade n'a aucune importance dans les autres branches d'armée.

Le général s'arrêta quelques instants, alors que Cygéon semblait trop indigné pour parler.

— L'øverstö Krôgel, ici présent – il désigna l'intéressé – est le chef des körtegas, autrement dit le plus haut gradé de l'une des branches de notre armée, au même titre que votre amiral, qui est un grade au-dessus de vous. Alors – le

ton du général se fit plus dur et cinglant – s’il y a bien quelqu’un ici qui ne doit pas la ramener, c’est vous.

Wasdën s’interrompt et fusilla Cygéon du regard. Après quelques secondes, il baissa les yeux. Sans même regarder l’aqualish, il reprit :

— Enfin, bref. Après ce petit aparté, reprenez, je vous en prie, Cygéon.

Krôgel sourit à pleines dents, tandis que le contre-amiral semblait bouillonner de rage. *Il en a eu pour son grade !* s’amusa-t-il, aussi satisfait de son jeu de mot que du traitement réservé à l’aqualish, qui s’était toujours comporté de manière abusive, à ses yeux. *Au moins, Wasdën ne se laisse pas marcher sur les pieds et ose dire ce qu’il pense. C’est une qualité, mais il faudrait qu’il prenne mieux garde à ne point se faire trop d’ennemis... Il en a déjà bien assez pour se mettre les aqualishs à dos.*

Il regarda quelques secondes Cygéon et se mit à penser à tout ce qu’il avait fait, quand soudain une pensée lui vint. *En même temps, c’est déjà le cas.*

Le contre-amiral semblait s’être calmé, constata Krôgel. Aussi se pencha-t-il en arrière dans son fauteuil en une position confortable, et il attendit.

— Vous vouliez donc savoir ce que j’ai fait... Eh bien, figurez-vous que je vais vous le conter avec joie. J’ai donc fait construire des fortifications dans le Passage de l’Hiver, afin de se préparer à une éventuelle attaque des nains. J’ai aussi lancé la réhabilitation de la Citadelle, qui prendra un moment car elle est tombée en...

— Pour quelle raison les nains nous attaqueraient-ils maintenant ? coupa Wasdën. Il me semblait que leur armée était déjà dilapidée. N’auriez-vous pas pu attendre encore, et utiliser les ressources que vous avez réservées à ces fortifications pour éviter, hum, par exemple... une rébellion dans nos propres rangs ?

— Et bien figurez-vous qu’il y en a eu une, d’attaque ! s’exclama Cygéon. Et parlons-en, de cette rébellion...

Krôgel écarquilla les yeux, mais la réaction de surprise de Wasdën fut pire encore.

— QUOI ? s’indigna-t-il. Quand a-t-elle eu lieu ?

Cygéon eut un petit sourire narquois et satisfait.

— Il y a quelques semaines. Je me suis attardé jusqu’à en être sûr : nous sommes capables de résister à une deuxième attaque si nécessaire.

— Si vous êtes là pour nous parler, marmonna le général, c’est probablement que...

— ... nous avons gagné, oui, compléta Cygéon d'un air triomphant. Une victoire écrasante ! Quelques dizaines d'aqualishs et quelques centaines de Guerriers du froid, contre une division entière de cavalerie naine ! Il n'y a eu que peu de survivants, tous ou presque ont été capturés puis interrogés avant d'être exécutés, sauf une dizaine que je garde sous la main.

Krôgel ne savait que dire ; il ne s'y connaissait que peu en géopolitique, puisque son domaine était l'action. Il se conformait aux réactions de Wasdén pour juger les actions du contre-amiral ; apparemment, il y avait quelque chose qui clochait : le général avait l'air mi-inquiet mi-penseur, gardant les sourcils froncés et les yeux dans le vague.

— Les nains ne sont pas des têtes brûlées, dans le Nord, et sûrement pas maintenant, dit-il, comme s'il réfléchissait à voix haute. C'est généralement Half Théos qui s'occupe de ces affaires-là, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est prudent...

— Half Théos est à Acrosus, intervint Cygéon d'un air offensé.

— Je sais, je sais... Mais les autres nains sont généralement dans ce genre de méfiance aussi. En plus, j'ai ouï dire que la Diète avait été convoquée... En ce contexte, seule une affaire *grave* aurait pu justifier une attaque de leur part.

Le Travalesien se tourna vers l'aqualish, qui sembla fondre comme neige au soleil.

— Qu'avez-vous fait, au juste ? l'interrogea-t-il d'un ton si glacé qu'il refroidit instantanément l'atmosphère.

Cygéon prit un air de défi, avant de répliquer d'un air aigri :

— Je leur ai donné une bonne leçon ! J'ai vengé Acrosus ! C'est un acte respectable, et j'ai anticipé la réaction des nains... pas comme vous autres avec votre rébellion qui vous a coûté une ville et un otage ! Vous vous êtes fait surprendre par votre propre armée, ou presque, puisque c'est vous qui avez créé la NANT !

Le contre-amiral semblait inarrêtable. Il déclama sa tirade en un souffle, sans reprendre d'inspiration. *Ah, c'est pratique d'être un aqualish, pour ne pas être interrompu !*

— Mais ce n'est pas tout ! poursuivit l'aqualish. Vous avez perdu Erwin Mirène ! Il était d'une importance capitale pour l'Accord ! Il aurait pu servir de monnaie d'échange, d'otage, de moyen de pression... Un univers s'offrait à nous, prêt à nous faciliter la tâche dans cette guerre déjà trop longue !

— Ne changez pas de sujet, intervint Krôgel d'un ton dur. La reprise de ma ville m'a certainement plus affecté que vous. Qu'avez-vous fait, *au juste* ?

— J'ai fait assassiner la famille Forgefer, à Narwë.

La déclaration du contre-amiral résonna longuement dans la pièce. A l'air choqué de Wasdën, Krôgel conclut que c'était problématique.

— En quoi cela est-il dramatique ? demanda-t-il, intéressé.

Le général le dévisagea avec des yeux ronds, semblant juger inconcevable que Krôgel ne comprenne pas.

— Mais enfin, øverstø ! Les Forgefer sont l'une des plus riches et importantes familles des terres naines, puisqu'ils sont les seigneurs du Beldwin, un territoire riche et influent ! Si, avant, les nains ont pu ne pas s'attaquer au Nord, soyez assuré qu'ils vont s'en charger dès la dissolution de la Diète !

À Cygéon, il ajouta :

— Et cette fois, ce sera autre chose qu'une simple division de cavalerie. Contre-amiral, je ne vous félicite pas. Par votre acte égoïste qui ne satisfait que vous, vous mettez notre alliance entière en danger.

L'aqualish sembla se consumer sous le regard incendiaire du Travalesien. Mais il n'en perdit pas sa répartie pour autant.

— J'ai au moins la présence d'esprit de réagir avant qu'il ne soit trop tard, répliqua-t-il. Combien de soldats avons-nous perdu à cause de la rébellion dans votre ville ? Combien ? Ne pensez-vous pas avoir vous aussi failli causer la perte de notre alliance ? Avez-vous pensé à quel point la mort d'Erwin Mirène allait nous mettre à mal ? Ainsi, la Coalition impériale nous tiendra pour responsable, et nous aurons à pâtir de cet assassinat ! Ce n'est pas ainsi que l'on traite les prisonniers de haut rang, dans les contrées du Sud. Peut-être avez-vous gardé les méthodes archaïques de votre ancien et glorieux empire, mais ne vivez pas dans le passé ! Chaque acte a des conséquences !

Krôgel voyait rouge. *Il me tient comme responsable de la mort d'Erwin Mirène !* pensa-t-il, outré. *Je me suis chargé moi-même de reprendre la ville, ce que j'aurai bientôt réussi, et il se permet de me critiquer, alors que lui-même en aurait été incapable !*

D'instinct, il posa la main à sa ceinture, là où il avait accroché ses fragments.

— Holà ! Arrête ! l'arrêta Wasdën, les deux mains ouvertes en signe d'apaisement. Pas de ça ici !

— Quand je vous parlais de méthodes archaïques ! cria Cygéon. Votre empire n'aurait pas pu survivre sans sa Relique, alors même que toutes les autres espèces ont signé le Traité, pour se mettre à égalité ! Encore aujourd'hui, alors même qu'elle est brisée, vous vous en servez encore lors de vos combats !

Krôgel se saisit de l'un des fragments, et fut envahi de son énergie. *Un unique fragment suffira*, songea-t-il, *à condition que j'y accorde toute ma concentration*. Avec un rictus diabolique, il pensa : *ce ne devrait pas être un problème*.

Il tendit le fragment vers Cygéon, qui eut le réflexe de s'accroupir, les mains sur la tête. *Il est lâche, par-dessus le marché. Viens ici, et affronte ton sort !*

Krôgel expira longuement, prêt à déchaîner la puissance du fragment. Il ferma les yeux, et se concentra.

— ØVERSTÖ ! hurla Wasdën, ce qui eut pour effet l'arracher de sa rage aveugle.

Alors seulement, il prit conscience de l'étendue de ce qu'il allait faire. *Ce n'est pas moi, ça ! Ce n'est pas moi, ça !* se répétait-il, honteux. *Ça ne me ressemble pas !*

Se répandant en excuse, il s'avança vers Cygéon toujours recroquevillé au sol, et lui tendit la main pour l'aider à se relever. Avec un juron, celui-ci déclina, et se remit péniblement debout.

— Ne pourriez-vous pas vous comporter comme des individus civilisés ? s'exclama Wasdën, l'air outré. Nous sommes en guerre, enfin ! Nous sommes des alliés, et je pourrais au moins espérer de vous de ne pas vous entretuer ! Je ne vous demande pas la Lune, enfin !

Encore confus, Krôgel baissa les yeux avec l'impression de se retrouver à nouveau lors de son enfance, après avoir fait une bêtise. Cygéon, lui, brava le regard du général, mais ne pipa mot.

— Bien ! lança le chef des armées travalesiennes, l'air agacé. Revenons à ce pourquoi nous sommes ici, si vous le voulez bien. Au cas où vous l'auriez oublié, nous sommes dans le même camp, et nous nous battons contre les mêmes ennemis, c'est pourquoi il est bon de ne pas s'en créer de nouveaux...

Krôgel sourit intérieurement, amusé par cette énième pique envers le contre-amiral. Il se garda bien de le montrer, ne prenant pas le risque que son sourire soit pris comme un affront.

— L'un des objets de cette réunion était de faire savoir au contre-amiral ici présent l'avancée de la reprise d'Estrelän, dans un but purement informatif et non pour entretenir ses réparties cinglantes.

Encore une ! s'amusa Krôgel, réprimant un pouffement de rire.

— Øverstö, je vous laisse, c'est votre domaine, conclut Wasdën.

Le chef des körtégas s'éclaircit la voix.

— Nous avons bien avancé dans la reconquête d'Estrelän, commença-t-il en fusillant le contre-amiral du regard. Voilà cinq jours que nous avons repris le Château du Lac. Aux dernières nouvelles, quelques poches de résistance de la NANT subsistent dans quelques quartiers de la ville, notamment à proximité du lac. Au rythme où vont les choses, et au vu de l'affaiblissement quotidien des rebelles, je peux vous affirmer que la ville entière sera sous notre contrôle d'ici quelques jours, une semaine tout au plus.

Krôgel remarqua que Wasdën ne le regardait plus. Il se tenait face à la fenêtre, tournant le dos à l'øverstö. *Soit il sait déjà tout, soit il a remarqué quelque chose.*

— Général ? Que se passe-t-il ? s'inquiéta-t-il.

— Devions-nous recevoir des renforts ? interrogea le chef des armées en ignorant superbement la question.

Ayant soudainement oublié leur différends, les instincts militaires reprenant le dessus, Cygëon et Krôgel échangèrent un regard.

— Non, pas à ma connaissance, avança l'øverstö d'un ton incertain.

Wasdën se retourna lentement. Gravement, la voix calme, il déclara :

— Alors, ce sont nos ennemis qui en reçoivent.

Krôgel eut l'impression de recevoir un coup en plein visage. *Nos ennemis ? Des renforts ? Mais comment ont-ils pu communiquer ? Qui sont-ils ? Que valent-ils ?*

Il se précipita vers la fenêtre, et plissa les yeux pour distinguer ce qui se tramait au loin.

Effectivement, sur la route du Sud de la ville menant à Risawëll marchaient des troupes à l'air désorganisé mais incroyablement nombreuses. Des milliers de silhouettes marchaient lentement sur la route pavée parsemée de plaques de neige, courbées pour lutter contre le vent violent. Elles étaient toutes ou presque vêtues de noir des pieds à la tête, mais leur taille et leur carrure ne trompaient pas : ils étaient des Nordiens.

Une intuition vint à Krôgel. *Non ! Pas eux ! Faites que ce ne soit pas eux !* Il implora les dieux du Nord, ceux que l'on nommait les Yeux de Feu et à qui l'on avait construit des Perles du Nord à chacune des apparitions. Il ferma les yeux, et les rouvrit, espérant qu'ils disparaissent.

Ils n'avaient pas disparu. Ils continuaient leur lente avancée.

Se tournant vers le contre-amiral, Krôgel s'aperçut qu'il avait une mine horrifiée. *Je le comprends,* songea le Travalesien. *Il a une sainte horreur de*

toutes les espèces non-aqualishs. Et en plus, il est arrivé hier par cette même route... Il n'aurait fallu qu'un court délai pour qu'il les croise.

Wasdën fut le plus rapide à reprendre ses esprits. Il se rua dans les escaliers, en marmonnant des paroles inintelligibles. Sans réfléchir, Krôgel allait lui emboîter le pas, quand un éclair attira son attention. *Étrange, le temps n'est pas à l'orage.*

Ils se rapprocha encore de la fenêtre. Cette fois, il distingua vraiment ce qu'il avait aperçu.

Ce n'était pas un éclair. C'était un rayon lumineux, d'une blancheur pure comme la neige, qui semblait provenir de la troupe marchant vers eux.

Au-dessus du rayon se forma en quelques secondes un immense nuage, d'où commencèrent à tomber de multiples flocons de neiges à des intervalles de plus en plus proches. Et puis, le nuage s'élança à une vitesse effrénée vers la ville.

En quelques secondes à peine, la ville fut couverte par ce nuage, et la fenêtre s'obscurcit. Krôgel ne voyait plus rien à l'extérieur ; le blizzard empêchait la lumière de se propager.

La sombre nouvelle agit sur lui comme un déclic. *Les portes ! s'alarmait-il. Il faut fermer les portes !*

Alors qu'il s'élançait à son tour dans les escaliers, prêt à mugir des ordres, il n'en revenait toujours pas. *Ce doit être lui ! Ce doit être Hierold Kraznic !*

Quand il arriva au rez-de-chaussée du donjon, une détermination nouvelle l'avait envahie. *J'ai capturé deux rois. J'ai tué trois rois et j'en ai capturé deux. Ce n'est pas un empereur auto-proclamé, un roi déchu, qui va me faire peur...*

Et, pour la deuxième fois, une pensée lui vint. *Tremble, faux empereur ! Tremble, Hierold Kraznic !*